

Elisabeth Dufaing

(1804-1880)



et les débuts de la Congrégation des Franciscaines au Luxembourg

Dans la première moitié du dix-neuvième siècle le Luxembourg est encore une région pauvre, à l'écart des grands axes commerciaux. Nombreux sont les sans-travail qui deviennent mendiants, au point que la lutte contre la mendicité deviendra un souci prioritaire de la législation sociale de 1848. Beaucoup de Luxembourgeois s'expatrient. Au pays même, une mauvaise récolte traîne après elle la famine: 1817, 1841, 1845 sont des années sombres. La fièvre typhoïde en 1813 et 1861; le choléra en 1832, 1854, 1861, 1866, 1879 viendront décimer la population.

Le système caritatif et sanitaire

connaîtra une importante évolution. Jusque loin dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle, c'est à domicile que le médecin soignait le malade: Les proches lui administraient potions, lavements et applications selon des méthodes rudimentaires et dans des conditions hygiéniques plus que douteuses. C'est là précisément que se faisait sentir le besoin d'un personnel qualifié.

Avec le développement de la médecine et de la technique sanitaire, l'hôpital – qui, jusque là était plutôt un refuge pour démunis, œuvre charitable plutôt que médicale – se détachera des œuvres de bienfaisance pour devenir un service sanitaire autonome.

Au Luxembourg, le premier service de ce genre sera la clinique ophtalmologique ouverte dans la Maison-Mère des Franciscaines en 1867. C'est le début des

«cliniques» qui allaient connaître un grand essor, à tel point qu'elles constitueront pendant longtemps au Luxembourg le service hospitalier dominant.

Dans la même foulée les congrégations hospitalières vont spécialiser leur engagement dans la création d'orphelinats, de stations pour aliénés et handicapés, de maisons pour aveugles et sourds, d'hospices pour les vieillards.

Parallèlement elles créent des services caritatifs et sociaux: écoles de couture, écoles ménagères.

Verront le jour l'association des «dames charitables» (Wohltätigkeitsverein); les Conférences de St. Vincent de Paul, une première en 1853, deux autres peu après; les étudiants créeront la leur en 1863, les jeunes artisans une autre en 1875. Bernard Haal, un moment aumônier à la Maison-Mère franciscaine, fondera en 1864 le «Gesellenverein» selon le projet d'Adolf Kolping en Allemagne.

Avec le développement de la sidérurgie,

sous l'influence des partis politiques, grâce souvent à l'ouverture humanitaire des grands industriels eux-mêmes, de nombreuses institutions sociales verront le jour:

- L'aide aux ouvriers nécessiteux (1865)
- L'institution des médecins de travail (1869)
- L'hôpital d'Esch-sur-Alzette (1878)
- L'hôpital de Dudelange (1893)
- Les habitations pour ouvriers (1886)
- Les premières Caisses de maladie et de retraite (1891)

En juin 1847 Elisabeth Dufaing d'Aigremont (1804-1880) et sa première compagne, Louise Augustin, trouveront au 16, rue St. Ulric, un logement de pauvres, un trois-pièces à l'étage de la maison dite «Majerus», adossée aux remparts et aux rochers, à quelques mètres de la Grande Porte de Thionville. (La maison a été démolie en 1971). C'est le début de la nouvelle congrégation.

Le Conseil Communal était préoccupé de mettre sur pied un groupe pour soins à domicile. Le docteur André Pondrom ira rejoindre les deux Sœurs pour leur communiquer les vues de la municipalité. On leur donnerait un traitement si elles s'engageaient au service la Ville pour soigner les malades à domicile. L'offre est généreuse mais elle est en même temps administrative et captative et incompatible avec le vœu de pauvreté. Une espèce de dialogue de sourds s'amorce, où la commune relance les deux femmes avec un projet de douze articles. Du traitement annuel de 150 florins par personne, du logement de service aux frais de la commune on passe insensiblement aux soins tarifés, aux obligations dictées par le bureau de bienfaisance et par les médecins.

Elise et Louise répondent le jour même par une lettre de six lignes, où les «humbles et obéissantes servantes» refusent fièrement le projet, tout en se disant prêtes à accepter une gratification annuelle. Le bourgmestre et les échevins semblent s'en accommoder et prévoient un poste de gratification sur le budget de l'année suivante.

A partir de là les choses iront très vite. En 1850 on aménage pour les femmes, tout près de la prison pour hommes, l'ancien hospice St. Jean. Sœur Dufaing reçoit une lettre de Monsieur Mongenast, Vice-président du Collège des Prisons – il l'appelle «Madame la Supérieure» – et lui propose de prendre en charge la prison des femmes. Fort habilement il l'invite à contribuer à «une réforme (...) qui profiterait à la morale et à la religion (...) œuvre de bienfaisance et d'humanité qui donnerait à votre belle institution une garantie de durée en plus.» Quatre sœurs, accompagnées de leur supérieure, descendront à la prison des femmes début juillet 1851.

Été 1854: Epidémie du choléra

Une rude tâche pour les sœurs. A la prison des hommes c'est le désastre. Un premier cas est signalé le 8 octobre; six jours après il y en a vingt-deux, dont quatre mortels. Les religieuses passent de la prison des femmes à celle des hommes, d'où les gardiens se sont, en partie, enfuis. La vie ordinaire reprend après cette épidémie, l'une des sept qui éclateront rien que du vivant de Mère Françoise.

1856: Prise en charge définitive des «Jeunes Economes»

(provisoire à partir de 1850). Inspirée des ouvroirs de la Lorraine voisine, l'œuvre réunit des jeunes filles livrées à elles-mêmes après l'école primaire – si tant est qu'elles l'avaient fréquentée – pour les initier à la couture et les préparer ainsi à gagner leur pain. L'initiative avait été prise en 1850 par Wilhelmine Tock, aidée par un comité de cinquante dames de la ville. Après la mort de Wilhelmine Tock ce sera Adélaïde Clesse qui devient deuxième présidente. Elle fera acheter par son père une maison sise 3, rue du Curé (donnant également sur la rue Genestre), dite, depuis, maison Clesse. L'œuvre s'y installera définitivement en 1871. En 1856 la congrégation est reconnue de droit civil après avoir fait approuver ses statuts.

1861: Entrée au Cloître, place du Marché aux poissons

D'après le recensement de la population de 1858 la communauté franciscaine était forte de 55 personnes. Il faut au plus vite trouver un immeuble spacieux. A cette époque Mère Françoise soignait Marie-Barbe Carcher, la veuve de l'avoué Bernard Pondrom. Celle-ci habitait en propriétaire le vieux couvent des dominicains, contigu à l'église St. Michel. L'achat est conclu le 11 juillet 1860.

1865: Fondation pour orphelins à Itzig

Le manque de place va de nouveau pousser Mère Françoise à bâtir un nouveau nid. Depuis le déménagement au vieux Cloître, douze postulantes avaient frappé à la porte. Avec les orphelins, garçons et filles, cela faisait beaucoup de monde, d'autant plus que l'on projetait dès 1864 la création d'une clinique ophtalmologique. Il faut donc trouver une autre maison pour les orphelins, de préférence à la campagne, plus propice à la santé. Madame Pescatore achète alors à Itzig une maison spacieuse avec écurie, étable, fournil, cour et jardin, plus un enclos de prés, au bas prix de 16000 francs et cède gracieusement le tout aux religieuses pour y loger les enfants.

1867: Ouverture de la clinique ophtalmologique

Une fois les orphelins partis du vieux Cloître, on y ouvre une clinique destinée au traitement des yeux. L'initiatrice est, une fois de plus, Séraphine Pescatore. Souffrant elle-même des yeux, elle va aménager les locaux de ses propres deniers. La section spécialisée de trente lits – dont deux gratuits pour les indigents – peut ouvrir ses portes le 15 février 1867.

Dès que les premières guérisons, spectaculaires pour l'époque, sont connues, on accourt de toutes parts, même de France, de Belgique, de l'Allemagne. Un rapport médical note 1668 interventions pour le seul exercice de 1867 à 1868.

C'était à Luxembourg, le premier établissement spécialisé, appelé à faire tâche d'huile et à se développer pour aboutir aux grands établissements hospitaliers contemporains.

1869: Acquisition d'une maison à Grevenmacher.

Quand les orphelins à Itzig dépassent la trentaine, la maison devient trop petite. Plutôt que d'agrandir on préfère chercher ailleurs. C'est encore une fois Madame Pescatore qui va aider les Sœurs de ses largesses. Elle tient de son père, originaire de Grevenmacher, une maison avec cour, étables et jardin qu'elle met à la disposition des sœurs tout en restant propriétaire. La maison va se développer en hôpital et hospice pour vieillards. Petit à petit on achète tout le quartier alentour. On fera de 1871 à 1878 des transformations si nombreuses qu'il ne restera plus trace de l'ancienne maison.

1880: Mort de Mère Françoise.

Je voudrai clore ce rapide survol en laissant la parole à notre fondatrice. Il n'y a aucun doute que son engagement ainsi que celui de ses compagnes, jour et nuit, 24 heures sur 24, au service des plus démunis, trouve sa source profonde dans leur foi, authentifiée par cet engagement même: Réjouis-toi de la présence de ton Dieu, même lorsque obscurité et distraction te le cachent. Fait-il sombre par devant toi et ne le trouves-tu point: il te voit et voit ta sérieuse détermination à lui appartenir entièrement – que cela te suffise.

Anne-Marie Leyder

- Extraits du livre d'Anne-Marie Leyder: Elisabeth Dufaing, 1804-1880, Fondatrice des Franciscaines de la Miséricorde à Luxembourg. Imprimerie St. Paul, Luxembourg, 1980.